



À PARTIR DES TRAVAUX DU PHILOSOPHE BRUNO LATOUR

ALINE WIAME
PHILOSOPHE

Maîtresse de conférences en arts et philosophie, elle mène ses recherches à l'Université Toulouse – Jean Jaurès, au sein de l'ERRaPhIS. Ses travaux se situent à l'intersection de la philosophie française contemporaine, du pragmatisme américain, des humanités écologiques et de la recherche-création. En 2023, elle est lauréate d'une chaire junior en médiation scientifique à l'Institut Universitaire de France pour un projet visant à élaborer une esthétique de résistance à la sidération face aux catastrophes écologiques en cours et à venir, projet qui inclut le développement de « Où atterrir ? – Toulouse ». Elle communique fréquemment sur « Où atterrir ? » lors d'événements scientifiques et tous publics, et a récemment publié *Revenir d'entre les morts. Deleuze et la croyance en ce monde au cinéma et dans les séries* (les presses du réel, 2024).

HÉRITAGES ET SIDÉRATION

« Où atterrir ? – Toulouse » n'est pas de la vulgarisation ; nous ne visons pas à transmettre des savoirs déjà établis et arrêtés à des citoyen-ne-s qui ne nous ont pas attendue-s pour « prendre conscience » de l'ampleur des catastrophes qui minent leurs terrains de vie. Ce n'est pas, non plus, de la scénarisation de futurs utopistes qui ferait l'économie de prendre soin de nos corps et territoires abimés au présent. C'est davantage une expérimentation inquiète mais, pour nous, vitale, qui se situe à l'intersection de deux héritages : celui de l'œuvre de Bruno Latour, d'une part, et celui, d'autre part, de terres, de corps et d'histoires abimés par des décennies et parfois des siècles de surexploitation, de management, de discrédit, voire d'éradication.

De Latour, décédé en octobre 2022, nous héritons justement cette inquiétude à hériter du monde des « Modernes » (que l'on parle de ceux qui ont mis la terre à feu et à sang en prétendant exporter partout leur modèle du « Progrès », ou de celles et ceux qui ont été de gré ou de force modernisé-e-s). Les Modernes se sont constitué-e-s comme cet étrange collectif qui a construit des appareils de capture scientifiques absolument efficaces et redoutables – séquençer l'ADN du virus du covid en quelques semaines, affiner les modèles du réchauffement climatique comme le font les expert-e-s du GIEC, ce n'est pas rien ! – mais qui a fait de ces inventions scientifiques des faits qui tiendraient tout seuls, comme si la Nature avait parlé, sans société, sans assemblages et sans appel. Quand il faut composer avec la politique, quand il faut intégrer dans nos vies ce que les modèles scientifiques nous apprennent, nous sommes d'abord muet-te-s, impuissant-e-s. Les militant-e-s d'ACT UP nous avaient montré que la recherche médicale sur le SIDA ne pouvait demeurer hermétique aux revendications des malades et de leurs camarades. Les Gilets jaunes ont rappelé que les faits scientifiques ne sont pas si facilement traduisibles dans l'action politique qui se retrouve bien vite hors-sol, à penser qu'il suffirait de taxer le carburant quand c'est grâce à une voiture pas très récente que des vies tiennent encore. Alors, quand il faut maintenant faire face au réchauffement climatique et aux catastrophes qu'il annonce et qui ont déjà lieu, quand il faut faire face avec les sciences, avec la politique, avec nos affects aussi, nous sommes d'abord sidéré-e-s.

Être sidéré-e, étymologiquement, c'est subir la mauvaise influence des astres. Dans le livre *Où atterrir ?* publié en 2017, dans l'exposition *Critical Zones* dont il a coassuré le commissariat en 2020, au sein du consortium « Où atterrir ? » qui a élaboré le dispositif d'enquêtes en 2020-2021, Bruno Latour a traduit cette sidération par un planétarium. Ce planétarium matérialise une idée simple, mais dont la prophétie est douloureuse : nous ne vivons pas sur la même planète.

Il y a la planète « Modernité », qui pensait tout contenu du monde en distinguant nettement les faits révélés par la Science des croyances de la Société – et qui, dans les ravages de la colonisation, a créé un trou noir, celui de la juste colère des victimes de la Modernité qui savent qu'il peut en être autrement.

Il y a la planète « Globalisation », qui voudrait nous faire rêver encore un peu au Progrès et à ses bienfaits pour toutes (mais qui y croit encore sans cynisme ?). Il y a la planète de tous les dangers, nommée « Anthropocène », qui émerge des modèles du GIEC, qui nous précipite dans un nouveau temps où la terre se révolte sous nos pieds et réagit à nos actions extractivistes – une planète qui, à coup de mégafeux, d'inondations et de tempêtes, de canicules de plus en plus précoces et prolongées, nous signifie que c'est la fin de nos rêves d'exploitation sans limite des ressources terrestres.

L'Anthropocène est sulfureux et dangereux dans le planétarium, parce que la sidération y est intense et peut vite pousser aux désirs d'en finir (ce sont la collopsologie et les fascinations apocalyptiques) ou à la fuite. Et puisque la fuite dans le passé est impossible, ce sont des astres 2.0., des resuscées fascinantes des anciennes planètes, qui vont exercer toute leur influence sur le planétarium. Il y a la planète « Exit », celle des dirigeant-e-s comme Donald Trump qui savent sans doute que la partie est finie, que l'on ne pourra pas continuer comme ça bien longtemps, mais qui persistent à profiter encore du « Progrès » pour leur seul profit, et tant pis pour les autres qui hériteront de leurs ruines – *Drill, baby, drill*, la rengaine macabre des hors-sols (c'est Musk, ses petites fusées et ses rêves de terraformation de mars, pour une humanité triée sur le volet ; il n'y aura pas de place pour tout le monde dans les canaux de sauvetage si un jour ils parviennent à ne pas exploser en plein vol). Et comme les pouilleux-ses sont exclus de cette mauvaise science-fiction, on leur vendra une autre planète encore, la planète « Sécurité » – le terroir, les frontières nationales et raciales en guise de *gated communities* mirages pour les laissée-s pour compte de la fuite en avant. Il y a de quoi être sidéré-e dans ce planétarium infernal.

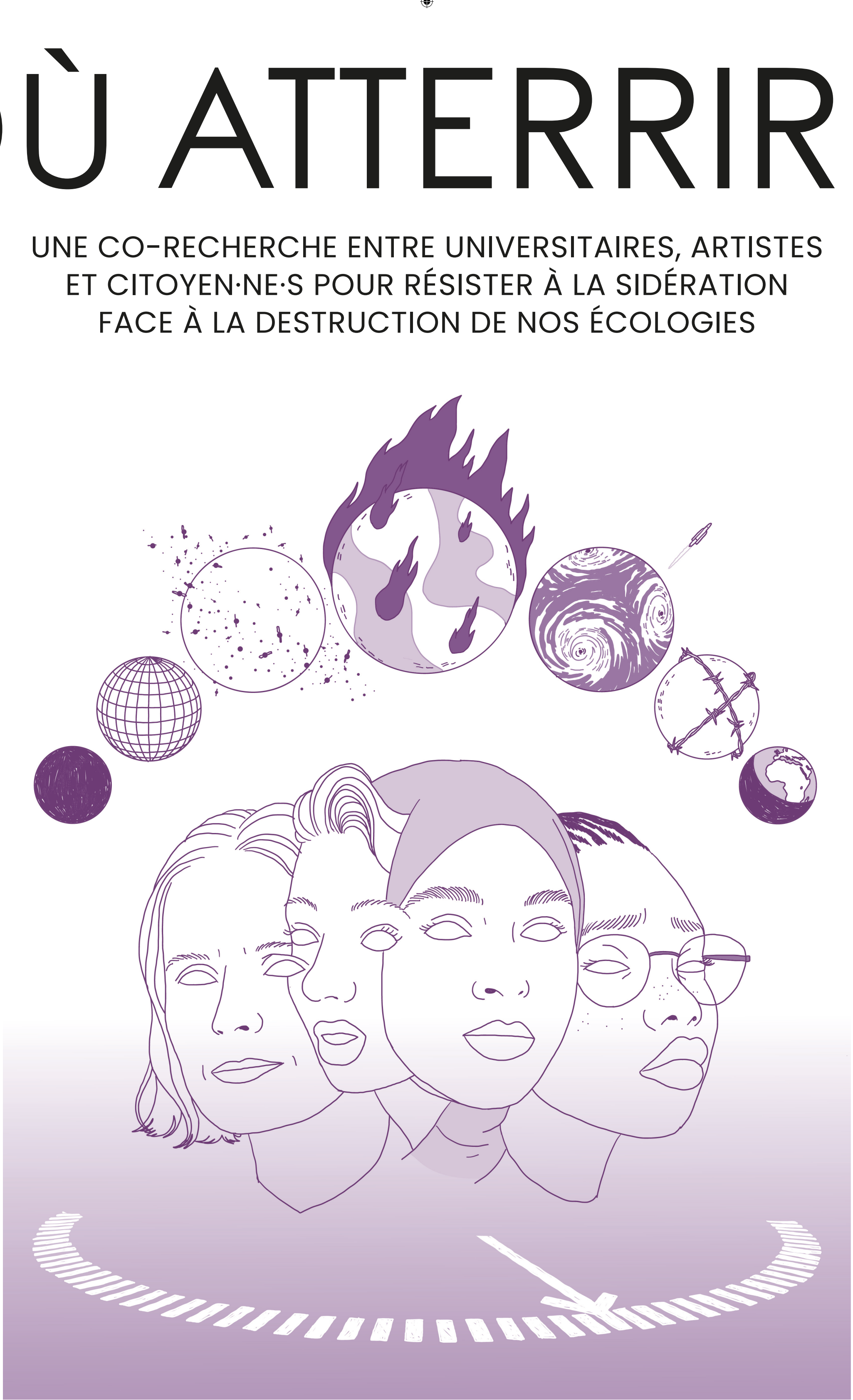
Mais il y a aussi une autre voie, tâtonnante, très humble dans ses hésitations et ambitieuse dans sa volonté de résister à la sidération. Sur le planétarium, elle apparaît comme la planète « Terrestre », aux contours flous ; c'est la planète encore à faire, une fois traversée la planète « Anthropocène », une fois absorbés ses modèles scientifiques. La planète « Terrestre » tente de faire contrepoids face aux attracteurs hors-sol, elle pointe vers la possibilité de métaboliser les données de la planète « Anthropocène », dans nos corps, dans nos affects, dans nos voix et nos cris politiques. Elle tente de nous faire atterrir dans la zone critique, ce fin biofilm qui entoure la planète Terre, et où la vie est rendue possible par et pour l'activité des vivants, dans des équilibres de plus en plus critiques. Elle cherche à émettre des signaux de possibilités de vies dignes au-delà de la sidération, des vies où l'on tentera de démanteler ce qui nous ronge, de défendre et de soigner ce qui vaut que l'on se batte dans ce monde-ci. Commencer, peut-être, à habiter en terrestre, c'est hériter, dans un planétarium qui a perdu la boule, de territoires de vie et de lutte qui sont abimés, mais qui valent qu'on les défende. Comment faire ? Nous héritons de Latour une proposition expérimentale, une boussole, très littéralement : le dispositif d'enquêtes citoyennes « Où atterrir ? ».

UNE BOUSSOLE POUR DESCENDRE EN ÉCOLOGIES

« Où atterrir ? », cela commence avec une boussole, tracée au sol de chaque atelier, à la craie, avec du scotch, avec des bandelettes. Cette boussole est un outil de design redoutable par son efficacité simplicité ; elle a été imaginée pour le projet-pilote de conception de « Où atterrir ? », par Bruno Latour et Soheli Hajmirababa de SOC-Société d'Objets Cartographiques. Chaque participant-e à « Où atterrir ? » connaît le pouvoir de jugement et de métamorphose de la boussole : quand je vais me placer en son centre, c'est le sort du territoire dont je vis qui se joue, ce sont mes capacités à hériter des ravages et des puissances du passé qui sont mises à l'épreuve. Derrière moi, il y a le passé, ce dont j'hérite bon gré mal gré. Côté cour, je vais placer ce qui menace le territoire dont je vis, ce qu'il faudrait apprendre à démanteler ou ce à quoi il faudra renoncer ; côté jardin, je place les alliés et les maintiens, ce qui me permet de tenir et avec qui je pourrai m'assembler pour hériter. Toutes ces entités, menaces et maintiens, sont incarnées par d'autres participant-e-s, ce qui renforce le poids, notamment affectif, de cet héritage précaire et contrarié, d'autant plus que les artistes qui mènent l'atelier sont exigeant-e-s, et ne cessent de me faire déplier et préciser, pour obtenir des entités de plus en plus nombreuses et définies, avec leur puissance d'action ou de nuisance à décrire minutieusement. Il faut bien cela car, devant moi, c'est rien moins que l'avenir du territoire qui se déploie : si je ne fais rien ou si je ne parviens pas à hériter et à mobiliser autour de ce qui me fait tenir, la flèche de la boussole ira, côté cour, vers une stérilisation du territoire, voire sa disparition. Si, à force de cartographier et recartographier ma situation critique, je parviens à renforcer les maintiens, à convertir des menaces, à multiplier les alliés, peut-être pourrai-je faire basculer la flèche de la boussole côté jardin, vers un territoire

génératif, soigné, encore plein de possibilités de vie. Latour souligne, dans *Où suis-je ?*, paru en 2021, le caractère presque enfantin et pourtant terrible de la boussole : si nous avions l'habitude de regarder la « Nature » comme un décor passif, à distance, comme une propriété à exploiter et dont nous pouvions juger à distance du bon arrangement, avec la boussole, le paysage bascule sous mes pieds et me juge. Car c'est bien de moi, au centre du dispositif, dont dépend le sort du territoire selon que je parviendrai ou non à hériter.

La boussole effectue une bascule du regard, des corps et des affects parce que les territoires qu'elle met ainsi en scène ne sont pas les territoires où l'on vit, mais dont on vit. Personne n'habite une carte de préfecture, aucune vie n'est réductible à ses coordonnées administratives ni aux contours de GoogleMaps. Les territoires dont nous vivons nous sont autrement plus essentiels, alors qu'ils sont presque irréprésentables : ce sont toutes les dépendances qui me permettent de vivre comme je vis aujourd'hui, et qui mêlent allègrement l'armée des agents de maintenance de ma ville, les arcanes de Légifrance, les mines où sont extraits les métaux rares qui permettent nos vies numériques, le soja planté au Brésil pour nourrir les bêtes d'élevage européennes... Oui, c'est monstrueux et c'est trop à porter pour une personne qui s'avance seule dans le creuset de la boussole un samedi matin d'atelier. Alors, au centre de la boussole, je vais faire un plan de coupe dans tout cela en incarnant mon concernement. Le concernement, c'est cette entité menacée qui pourrait disparaître si je ne fais rien pour la maintenir – ce peut être un être vivant, une loi, un état de santé physique et mentale, un habitat, des conditions de travail dignes.



« Le monde commun est à composer, tout est là. »

Bruno Latour, *Manifeste compositionniste*

OÙ ATERRIR ?

MENÉE PAR LE COLLECTIF RIVAGE AVEC LE QUAI DES SAVOIRS
ET L'UNIVERSITÉ TOULOUSE - JEAN JAURÈS

À « Où atterrir ? », nous acceptons tous les concernements, pas seulement ceux qui seraient identifiés comme « verts » ou « écos », tant qu'ils relèvent de la subsistance. Certain-e-s participant-e-s enquêtent sur des cours d'eau, soit parce qu'elles et ils en dépendent pour avoir de l'eau potable, soit pour défendre tous ces êtres invisibilisés par l'expression « cours d'eau » et qui font pourtant ce monde riche d'histoires plus qu'humaines, et qui importent. D'autres enquêtent sur nos usages du numérique, qu'il s'agisse de les rendre plus écoresponsables ou de protéger la santé mentale des adolescentes. D'autres encore se soucient de la sécurité sociale, de l'absence d'espace pour les enfants en ville, du patrimoine architectural ou de la pluralité médiatique. Toute enquête menée à partir d'un concernement qui nous tient éveillée la nuit nous ramènera toujours à faire de l'écologie, au sens large si l'on veut, au pied de la lettre selon nous. Nous avons appris de Félix Guattari que l'écologie environnementale n'est pas dissociable des écologies mentales et sociales, que toutes trois sont actuellement laminées et que l'on ne réparera pas l'une sans prendre soin des deux autres.

On nous dira peut-être que tout cela est bien naïf, que ce ne sont pas des ateliers réunissant une vingtaine de personnes chacun qui permettront de lutter contre les attracteurs fascissants du planétarium. On ajoutera sans doute que les concernements personnels, incarnés dans la boussole avec une certaine forme de ludisme, qui plus est, ce n'est pas sérieux face au caractère global des menaces. Mais nous pensons que c'est par cette modestie même qu'il faut tenter de commencer à dessiner les contours de l'attracteur terrestre, si nous voulons nous donner une chance de résister

aux planètes « Exit » et « Sécurité ». Devenir terrestre, c'est toujours d'abord très personnel ; cela nécessite de traverser la sidération et, selon les mots de Latour, de descendre en écologie. Chaque descente en écologie est singulière, c'est un processus de métamorphose qui fait que l'on ne vit plus comme un humain sur un globe, mais comme un vivant dépendant violemment de la zone critique, d'une zone critique de plus en plus déséquilibrée où il nous faut trier dans nos exosquelettes, vivants et techniques, ce qui nous protège et ce qui, à terme, nous menace.

La boussole est un outil pour descendre dans les trois écologies, pour encaisser ce que nous disent les modèles du GIEC au-delà de la seule prise de conscience, pour développer de nouvelles puissances d'agir qui tirent leurs forces de nos attachements. Les attachements ne sont pas les ennemis de la liberté et de l'autonomie mais les seuls composants d'une liberté réelle, pragmatique, incorporée. Oui, c'est personnel (et non individuel, personne n'est seule dans les territoires dont on vit), mais le personnel est politique, et il nous faut métaboliser la puissance de signification de ce qui est bien plus qu'un slogan. Et plus encore, les enquêtes menées dans le cadre de « Où atterrir ? » sont contagieuses : en prenant part à un atelier, je ne repeuple pas seulement les territoires dont je vis et j'hérite ; je me laisse aussi affecter par les enquêtes des autres, qui elles-mêmes débordent bien au-delà des ateliers... Je viens pour enquêter sur des conditions de travail qui préservent ma santé mentale, et je me retrouve concerné-e par l'impact environnemental de la centrale nucléaire de Golfech, par le respect des patient-e-s atteint-e-s d'endométriose, par la précarité des étudiant-e-s et de leurs lieux de vie. Tout cela reste certes très petit et très fragile ; cela n'a pas la force de frappe des breaking news qui hantent nos écrans.

Mais, d'abord, c'est de la planète « Globalisation » et des explications se voulant totales et définitives dont nous mourons à petit feu – tout le contraire d'apprendre à se rendre forte de ses attachements dans la zone critique. Ensuite, nous ne prétendons pas, loin de là, être les seul-e-s à tenter de forger une descente vers le terrestre ; nous sommes une goutte d'eau parmi des milliers d'autres initiatives et alternatives, dans une communauté de pensées et de pratiques. En revanche, cette goutte d'eau que nous appelons « Où atterrir ? – Toulouse », nous y tenons parce que nous avons appris à y forger un écosystème de manières de faire singulier.

UNE RECHERCHE-CRÉATION TERRESTRE ET POLITIQUE

Pour forger cet écosystème, nous héritons de l'élan de Latour lorsqu'il a fondé l'école des arts politiques à Sciences-Po Paris en 2010. Il appelait alors à de nouvelles articulations des sciences, des arts et de la politique, en tant qu'ils sont situés et tenus ensemble par l'enquête. C'est l'enquête qui nous fait atterrir, l'enquête méticuleuse au présent qui nous garde des utopies greenwashées mais nous donne des armes pour défendre, ici et maintenant, ce à quoi nous tenons.

Il y a là tout un héritage du philosophe pragmatiste américain John Dewey, aussi bien dans sa défense des arts au quotidien comme outils de structuration de l'expérience que dans sa promotion de l'enquête pour expérimenter de nouvelles manières de faire des sciences, de la philosophie, et de la politique. Dewey se méfiait des grosses organisations et catégories politiques ; il défendait une politique animée par des publics situés, qui sont réunis pour un temps par

un problème en commun, et qui trouvent leur énergie non dans les grandes devises mais dans les histoires et les luttes qui se transmettent de proche en proche, de bouche à oreille. C'est de cette humilité, qui entend résister à tous les rêves de grandeur, que nous cherchons, encore, à hériter.

La tâche n'a jamais été facile. Dewey écrivait au temps des guerres mondiales, de la ségrégation et des lynchages. Latour a écrit *Où atterrir ?* pour tenter de mesurer ce que la première élection de Donald Trump signifiait pour la politique climatique, et il a développé les ateliers « Où atterrir ? » suite au mouvement des Gilets jaunes. Nous avons quant à nous préparé « Où atterrir ? – Toulouse » dans l'angoisse et la rage de la dissolution de l'Assemblée nationale en 2024 et des tractations qui l'ont suivie. Quand nous avons tenu notre premier atelier, en novembre 2024, Trump venait d'être réélu, et nous avons tenté d'encadrer ce que cela signifie pour le climat mais aussi pour les corps des femmes et des personnes transgenres, face à l'anti-intellectualisme ambiant alors que

nous cherchons dans une certaine urgence de nouvelles formes de pensée en commun. Oui, la tâche est immense, et il faut tout reprendre, tout ravauder. Mais nous continuons parce que nous avons pu éprouver en ateliers la puissance que nous tirons de nos attachements et de leur fragilité, parce que nous trouvons du courage dans les moments de joie qui se dégagent de nos enquêtes terrestres.

La puissance de « Où atterrir ? » vient, pour nous, de l'hybridation des pratiques que nous y testons. « Où atterrir ? – Toulouse » est le premier projet de ce type à être financé par des fonds universitaires. Nous nous retrouvons ainsi décrites par une série d'étiquettes, qui toutes nous intéressent car elles décrivent moins des méthodologies stabilisées que des invitations à expérimenter entre des pratiques distinctes. « Où atterrir ? – Toulouse » est un projet « arts-sciences », une « recherche-action » qui ne vit que des enquêtes menées par les citoyen-ne-s, une « co-recherche avec la société » à deux niveaux (avec les citoyen-ne-s, mais aussi entre artistes et universitaires) et, pour nous, c'est également une « recherche-création » qui vise à construire une pensée collective par les arts. C'est là le cœur de tout le dispositif : la place que les arts y occupent.

Les arts, dans « Où atterrir ? », relèvent des pratiques de la scène, du corps et de la voix, du design numérique, du field-recording, de la mise en récit ou encore de la création audiovisuelle. Mais ils ne sont pas là pour s'échauffer, pour rendre des concepts plus digestes, pour donner une forme agréable aux enquêtes qui sont partagées – et ils ne sont surtout pas là pour s'évader dans l'imaginaire. Les arts constituent le nerf de la guerre, parce que c'est à travers eux que l'on peut dépasser la seule prise de conscience et réellement métaboliser et mettre en corps ce que c'est que devenir terrestre dans la zone critique. C'est à travers eux, aussi, que nos manières de faire action s'agissent pour regarder, écouter et sentir au-delà des opinions admises afin de nous rendre sensibles à la myriade d'êtres – vivants, techniques, intellectuels – que nos yeux orientés vers le Progrès ne voyaient plus. Défendre les arts comme outils d'enquête terrestres, contre les rapports de pouvoir et les domination sexistes qui gangrèment encore certaines institutions culturelles « réputées », revendiquer une sensibilité élargie, réinventer nos théories et pratiques pour les faire descendre en écologie : ce sont, là encore, des concernements qui traversent « Où atterrir ? – Toulouse ». C'est dire que ce n'est pas là la place classique réservée aux arts par la Modernité – une échappée dans l'imaginaire, dans des espaces dédiés et coupés du corps social.

Pour nous, les arts sont résolument au service de la zone critique, du terrestre et des enquêtes. Cela rabat toutes les cartes, surtout dans le cadre d'une co-recherche où des universitaires et des citoyen-ne-s portant leurs concernements entrent en contact avec cette nouvelle finalité des arts. Forcément, cela déplace toutes les pratiques : on ne compose pas les savoirs de la même manière, on revisite la manière de faire art, on réévalue l'expression politique, on défend ce dont on vit différemment quand on est placé-e dans la zone de contact avec ces arts qui se réinventent et esquissent de nouvelles puissances d'agir.

« Où atterrir ? – Toulouse » est ainsi pour nous une recherche-création d'un type particulier, orientée vers le terrestre. C'est chaque terme que le qualificatif « terrestre » vient moduler ici, pour expérimenter de nouvelles forces : des recherches terrestres, des créations terrestres, et même un trait d'union terrestre qui nous force à (re)composer nos habitudes les plus ancrées, qu'elles soient disciplinaires ou qu'elles concernent nos réflexes administratifs quotidiens, et cela que nous soyons citoyen-ne-s, artistes, universitaires, dans un mélange qui respecte les pratiques de chacun-e mais qui ne craint pas non plus les mélanges génératifs. Les enquêtes citoyennes, artistiques et universitaires initiées lors de « Où atterrir ? – Toulouse » sont des fragments, partiels et partiels, de la zone critique que nous voulons défendre. Ce sont des esquisses d'autres manières d'habiter en vue, avec d'autres, de commencer à dessiner les contours d'un peuple terrestre, dans une ethnogénèse – très littéralement l'engendrement d'un peuple – que Latour appelait de ses vœux.



« Où atterrir ? - Toulouse » est un projet de recherche-action-création co-porté par Aline Wiame (maîtresse de conférences en arts et philosophie à l'Université Toulouse - Jean Jaurès, ERRaPHiS - Équipe de Recherche sur les Rationalités Philosophiques et les Savoirs), le Collectif Rivage (association arts-sciences basée à Bordeaux) et le Quai des Savoirs, centre de culture contemporaine de Toulouse-Métropole dédié aux sciences, à l'innovation et à la création.

Dans la dynamique des ateliers « Où atterrir ? » menés à Bordeaux par le Collectif Rivage depuis 2021, Marion Albert, Loïc Chabrier, Maëlliss Le Bricon, Aline Wiame et l'équipe du Quai des Savoirs se sont associées pour développer le dispositif d'enquêtes citoyennes à Toulouse, le faire infuser en milieu universitaire et déployer ses potentiels de recherche-création.

En 2023-2024, l'équipe effectue cinq résidences de recherche-création au Quai des Savoirs grâce aux financements de l'Institut Universitaire de France. En 2024-2025, le projet est lauréat de l'appel à projets « Co-recherches avec la société » 2024 de TIRIS (Toulouse Initiative for Research's Impact on Society - Université de Toulouse), ce qui permet la tenue d'une grande conférence de lancement et de cinq journées d'atelier « Où atterrir ? » réunissant entre 20 et 25 citoyen-nes dans les locaux du Quai des Savoirs. Parallèlement à ces ateliers, huit jours de co-recherche entre artistes et universitaires se sont également tenus afin d'approfondir et amplifier les appuis théoriques et esthétiques du dispositif.

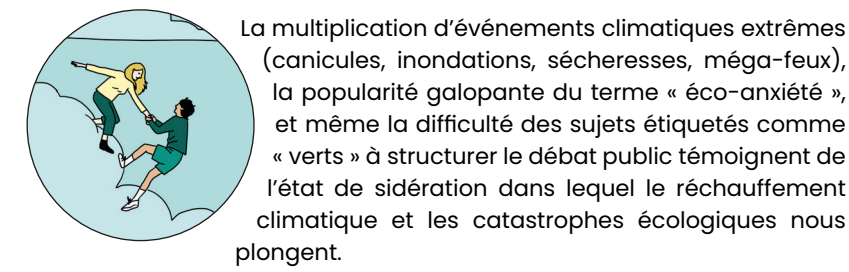
Equipe :
Artistes : Marion Albert, Loïc Chabrier et Maëlliss Le Bricon
Scientifiques : Déborah Bucci (Université de Lorraine / CREAT), Vivian Depoues (Institut de l'Économie pour le Climat), Flore Garcin-Marrou (Université Toulouse - Jean Jaurès / ILLA-Créatis), Laure Ortiz (Sciences-Po Toulouse), Camille Prunet (Université Toulouse - Jean Jaurès / ILLA-Créatis), Rubén Rueda Lastres (Université Toulouse - Jean Jaurès / ERRaPHiS), Christophe Ruihes (GDRA), Sandrine Teixido (Université Toulouse - Jean Jaurès, isdat et UCLouvain), Aline Wiame (Université Toulouse - Jean Jaurès / ERRaPHiS / Institut Universitaire de France)
Création sonore : Clément Bernardeau
Création numérique : Bachir Soussi-Chiadmi de Figures Libres
Equipe du Quai des Savoirs : Laurent Chicoineau, Marina Léonard, Francesca Uselli Bacchitta
Aide à la gestion administrative à l'Université Toulouse - Jean Jaurès : Irène Figueroa, Adrien Tydgodt
Documentation photographique : Loïc Chabrier

Crédits :
Conception : Marion Albert, Loïc Chabrier, Maëlliss Le Bricon et Aline Wiame
Illustration : Anna Wanda Gogusey
Typographies : Poppins, Routed Elegance, Young Serif
Impression : Imprimerie SODAL
« Où atterrir ? - Toulouse » remercie Anna et l'équipe du Café Euclide ; Muriel Lefebvre, Élodie Herrero et la commission Science et Société de l'Université Toulouse - Jean Jaurès ; Elsa Dorlin, Claudia Serban, Hourya Bentouhami et tout le laboratoire ERRaPHiS.



LES ÉLÉMENTS CLEFS DU DISPOSITIF

LE CONTEXTE



Nous savons que nous devons remodeler profondément nos modes de vie et nos représentations du monde, mais pour absorber l'ampleur du choc, nous sommes démunis sur les plans sensible et affectif, scientifique et conceptuel, politique et organisationnel.

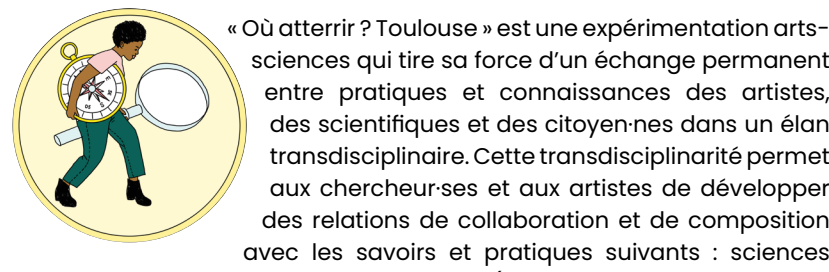
En nous situant dans l'héritage du philosophe et sociologue des sciences Bruno Latour, nous faisons l'hypothèse que la sidération face aux menaces écologiques et climatiques doit être saisie comme le signe d'une triple crise de la représentation : politique, scientifique et esthétique.

C'est afin de trouver de nouvelles puissances d'agir face à cette triple crise que Bruno Latour et ses équipes ont mis au point le dispositif « Où atterrir ? ». **Cette expérimentation s'adresse, dans chacune de ses implantations, à un groupe d'une vingtaine de citoyen-nes qui mènent l'enquête sur leur territoire de vie afin de se rendre capables d'absorber les significations sensibles, scientifiques et politiques des mutations climatiques.**

Chaque citoyen-ne procède à un exercice d'auto-description de son territoire de vie en élistant ce que le protocole appelle son « concernement » (*matter-of-concern*), c'est-à-dire un être/une institution/un service qui est menacé et cependant essentiel à sa survie ou à son bien-vivre.

Apprendre, entre arts et sciences, à décrire précisément ce à quoi l'on tient sur un territoire, ce dont on souhaite en hériter, ce qui le menace et ce qui œuvre à son maintien, c'est apprendre à dépasser les trop sidérants niveaux de la généralité et des opinions toutes faites pour, en sondant les affects personnels qui nous lient à nos lieux de vie, devenir capables d'en faire des vecteurs nouveaux de l'écologie politique. **Le dispositif parle ainsi sur la puissance des arts appliqués à l'enquête citoyenne pour modifier nos modes d'attention, et pour instruire nos modes d'expression politique.**

UNE AVENTURE TRANSDISCIPLINAIRE



« Où atterrir ? Toulouse » est une expérimentation arts-sciences qui tire sa force d'un échange permanent entre pratiques et connaissances des artistes, des scientifiques et des citoyen-nes dans un élan transdisciplinaire. Cette transdisciplinarité permet aux chercheur-es et aux artistes de développer des relations de collaboration et de composition avec les savoirs et pratiques suivants : sciences humaines et sociales (philosophie, sociologie de l'acteur-réseau, anthropologie) informées par les sciences du système Terre ; arts vivants (théâtre, danse, composition sonore), cartographie et design (atlas cartographique numérique).

Les objectifs sociaux de la co-recherche :

1 Équiper les citoyen-nes pour redéfinir les problèmes territoriaux liés à la transition écologique et dépasser l'opposition entre la société civile et ses représentant-es politiques. Les pratiques artistiques, associées aux méthodes d'enquête, sont au cœur de l'expérimentation : elles permettent de dépasser la seule prise de conscience écologique pour intégrer dans les corps et la sensibilité les changements à mettre en œuvre afin de maintenir l'habitabilité des territoires.

2 Développer et augmenter la puissance d'agir des citoyen-nes pour dépasser la sidération. Grâce à leurs enquêtes, ils elles tissent de nouvelles relations de coopération pour agir collectivement en vue de résoudre les problèmes territoriaux identifiés. Les arts offrent de nouvelles compétences d'expression et d'écoute qui engendrent d'autres modes de relation et d'engagement, tandis que les méthodes d'enquête permettent aux citoyen-nes de tisser de nouvelles alliances durables.

3 Co-construire l'action publique grâce au travail d'enquêtes portées par les habitant-es concerné-es, enrichi par les travaux des scientifiques, et enfin soutenu par les institutions d'accueil. Les arts permettent d'articuler les enquêtes à un **nouveau répertoire d'affects politiques** qui échappent aux passions tristes telles que la plainte ou l'indignation pour rendre audibles les propositions citoyennes et ainsi revitaliser le cercle politique selon lequel habitant-es, institutions, et collectifs militants ou associatifs œuvrent ensemble à la défense de leur territoire.

LES ÉTAPES DE LA CO-RECHERCHE

LES ATELIERS POUR ENQUÊTER ET AGIR

L'expérimentation « Où atterrir ? » se déploie en atelier sous forme de protocoles permettant aux citoyen-nes de devenir acteur-rices de la co-recherche.

Les arts développent des qualités d'attention et d'écoute, permettent de sentir et cultiver les attachements au territoire, d'appréhender les multiples intérêts des acteurs engagés dans le dispositif et de mettre en forme les résultats d'enquête.

Les sciences servent à la fois à informer et accompagner les enquêtes et à rendre compte de la pluralité des représentations, des intérêts, des visions et des rôles qui composent les relations de chacune au territoire aux niveaux conceptuel, esthétique et politique.

L'inscription de cette composition des savoirs et pratiques au Quai des Savoirs permet de faire dialoguer sur un pied d'égalité chercheur-es, acteur-rices extra-académiques et citoyen-nes engagés dans l'expérimentation.

Elle se poursuit de manière individuelles avec des entretiens tout au long de l'année pour accompagner le processus d'enquête engagés par les citoyen-nes.



LES RÉSIDENCES METHODOLOGIQUES ENTRE ARTISTES ET UNIVERSITAIRES

Les séminaires de co-recherche permettent de déployer les objectifs scientifiques du projet à la lumière des expérimentations menées en ateliers.

Ces journées sont l'occasion d'un transfert de compétences (avancées de la recherche scientifique nourrissant les approches artistiques, et inversement) et incluent selon leurs disponibilités des chercheur-es de l'ensemble du site toulousain. Ces journées de séminaire sont également l'occasion d'apprendre à composer entre pratiques universitaires et artistiques, en tentant de saisir comment ces pratiques sont elles-mêmes en mutation face au Nouveau Régime Climatique et comment elles peuvent s'allier dans un contexte « d'antilatourisme » ambiant.

Nous menons une réflexion commune sur la signification de la seconde élection de Donald Trump pour le dispositif « Où atterrir ? », notamment au niveau de la liaison des enjeux climatiques aux questions féministes et de genre en nous inspirant librement des essais de Virginia Woolf.

La co-recherche nous conduit à examiner les sources de la nouvelle politique de Bruno Latour et à proposer une nouvelle présentation du « cercle politique » mobilisé en atelier comme aide cartographique à l'enquête.

Ces séminaires nourrissent le projet d'habilitation à diriger des recherches en cours d'écriture par Aline Wiame sur une esthétique de résistance à la sidération face aux catastrophes écologiques.



LES EXPÉRIMENTATIONS EN RECHERCHE-CRÉATION POUR METTRE EN RECIT

Les ateliers et les séminaires permettent d'expérimenter des approches de recherche-création pour mettre en images, en scène et en récits les enquêtes et le processus « Où atterrir ? ».

Le créateur sonore Clément Bernardeau accompagne six enquêteur-ices dans la création d'un paysage sonore qui raconte de manière sensible le processus d'enquête. D'autres médiums artistiques sont déployés, comme un documentaire de création co-créé par l'enquêtrice et artiste Marion Albert avec le réalisateur Hugo Moreau pour mener une itinérance le long de la rivière Aveyron et interroger des habitant-es, des technicien-nes des rivières, des pêcheur-es, des scientifiques et autres personnes concernées. Ce projet de documentaire de création en itinérance s'appelle *Le Dernier Saumon* et sera diffusé au printemps 2026.

« Où atterrir ? » conduit l'artiste et enquêteur Loïc Chabrier à créer la performance *Devenir* sur notre relation aux médias, mise en scène par Maëlliss Le Bricon, avec le soutien de l'anthropologue Steven Prigent de l'Université de Bordeaux. Ensemble, ils co-réalisent une exposition sur « L'art de l'enquête » avec l'illustrateur Gaëtan Amossée et sont lauréat-es du festival FACTS arts-sciences-société de l'Université de Bordeaux. Ils collaborent avec Aline Wiame sur ces projets.

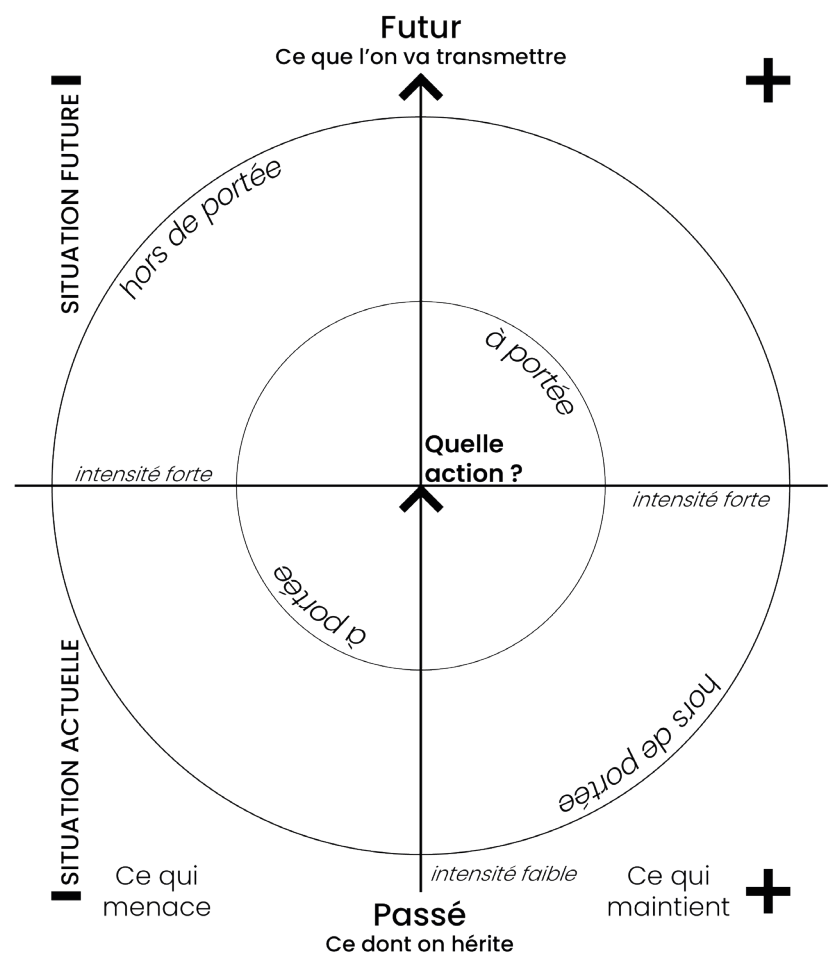


AUX ORIGINES DE « OÙ ATERRIR ? »

Dans son livre *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique* paru en 2017, le philosophe Bruno Latour articule catastrophes écologiques, sociales et démocratiques et pose un nouveau regard sur les transformations territoriales à mettre en œuvre pour maintenir l'habitabilité des milieux de vie.

En réponse à la crise des Gilets jaunes, l'ouvrage *Où atterrir ?* est adapté en expérimentation artistique, scientifique et politique lors d'un projet-pilote, en 2020-2021, qui s'est tenu majoritairement à la Mésisserie de Saint-Junien (Haute-Vienne). L'enjeu du projet-pilote est à la fois d'outiller les habitant-es pour rendre audibles leurs préoccupations et les rendre expert-es de leurs territoires de vie, et de renforcer les institutions pour qu'elles soient à nouveau capables de se saisir des descriptions du monde et des initiatives de sa société civile.

Maëlliss Le Bricon et Loïc Chabrier du Collectif Rivage participent en tant que citoyen-nes-expert-es à ce projet-pilote ; à sa suite, ils essaient la démarche « Où atterrir ? » dans le sud-ouest de la France.



« Pour explorer la possibilité d'une telle transformation, il serait bon de bénéficier d'un dispositif pour rendre ces descriptions du territoire vu d'en bas chaque fois plus concrètes. Avec Sohail Hajmimbaba, nous nous y sommes essayés en dessinant un grand cercle à même le sol, orienté par une flèche, avec d'un côté un signe plus, et de l'autre un signe moins. Et en demandant aux participants de se placer au centre.

Derrière vous, à main droite, il y a ce dont vous dépendez, ce qui vous fait vivre, ce qui vous permet de subsister, à main gauche, ce qui vous menace. Dans le quart avant droit, il y a ce que vous allez faire pour maintenir ou accroître les conditions d'habitabilité dont vous avez bénéficié ; dans le quart avant gauche, ce qui risque d'empirer la situation, en stérilisant un peu plus les conditions d'existence de ceux qui dépendent de vous. C'est comme un jeu d'enfant, quelque chose de léger et de plutôt joyeux. Et pourtant, quand on s'approche du milieu, chacun tremble un peu : il faut se décider, c'est là le plus difficile, on se révèle ; on va parler de soi, ou, mieux, de ce qui vous fait vivre. » (Bruno Latour)

LES CHIFFRES CLEFS À TOULOUSE

- 2** années de co-recherche
- 8** ateliers et déjeuners partagés au Quai des Savoirs
- 20** enquêtrices et enquêteurs d'Occitanie
- 73** heures d'accompagnement personnel = 38 sessions
- 6** paysages sonores pour raconter l'expérimentation
- 5** résidences de recherche-création au Quai des Savoirs grâce aux financements de l'Institut Universitaire de France
- 8** journées de co-recherche entre artistes et universitaires pour amplifier les appuis théoriques et esthétiques du dispositif
- 21** conférences données par Aline Wiame et le Collectif Rivage pour le grand public et en cadre académique, en France, en Belgique et en Suisse
- 1** structure culturelle partenaire avec le Quai des Savoirs, centre de culture contemporaine dédié aux sciences, à l'innovation et à la création
- 1** université partenaire avec Toulouse - Jean Jaurès et le laboratoire ERRAPHIS, équipe de recherche sur les rationalités philosophiques et les savoirs
- 1** association arts-sciences partenaire avec le Collectif Rivage qui réunit des artistes et des scientifiques

Ce travail a bénéficié de TIRIS, une aide de l'Etat gérée par l'Agence Nationale de la Recherche ou titre de France 2030 portant la référence « ANR-22-EXES-0015 » et d'un co-financement de la Région Occitanie et des Fonds Européen de Développement Régional.



Retrouvez l'actualité et les outils du Collectif Rivage en scannant le QR code